

Le Monde

15 FÉVRIER 2017

Conte fantastique sous sacs plastiques

A La Réunion, le destin tragique d'un homme qui s'en remet à la sorcellerie par désespoir

SAC LA MORT



Le sac en plastique, qui vient d'être interdit en France, transforme n'importe quel paysage en décharge publique. A La Réunion, il est aussi présage sinistre, propagateur du malheur. Un « sac la mort » est confectionné par un sorcier qui y mélange objets rituels et manifestation du mal qui frappe le requérant. Fermé d'un nœud et de formules magiques, le sac la mort est déposé à la croisée d'un chemin dans l'espoir qu'un passant marchera dessus et prendra à son compte le mal du commanditaire de l'opération.

Le beau premier long-métrage d'Emmanuel Parraud se termine

par des plans de carrefours déserts, peuplés de fantômes en formes de poches de plastique que le vent habite. Ce qui est venu avant tient à la fois de l'étude sociale et du film fantastique. *Sac la mort* est un film en lisière, de la société et de la raison.

Dramaturgie simple et forte

L'histoire, très simple, est celle de Patrice (Patrice Planesse), un homme entre deux âges qui vit avec deux amis, Charles-Henri et Alix, qui – comme lui – supportent leur souffrance diffuse à grandes rasades de rhum. Le film commence par l'assassinat du frère de Patrice, victime d'un meurtrier sans motif autre que la logique imprévisible et irrefutable de la magie.

Entre la vengeance que réclame sa mère, sa faiblesse et les souvenirs sans doute terribles qu'il a rapportés d'un long séjour en métropole, Patrice se débat, cherchant le secours d'un guérisseur. Avec patience et attention, Emmanuel Parraud filme les efforts désespérés de cet homme qui n'est jamais tout à fait devenu adulte pour échapper à la tragédie. Mais à La Réunion comme ailleurs, la tragédie est implacable, et le destin de Patrice s'accomplira.

Sur cette trame très simple, le cinéaste construit la géographie et l'histoire d'un territoire ignoré par le cinéma. Refusant l'exotisme avec une rigueur qui frise l'austérité, il cerne le poids que la misère, l'héritage de l'esclavage et de la colonie font peser sur les rapports

humains – filiaux, amoureux, d'autorité – et l'illusoire issue que semble offrir la magie.

Dans ce paysage de chemins défoncés bordés de maisons de parpaing qui ne seront jamais terminées, les acteurs amateurs pourraient n'être que les figures d'un semi-documentaire. La dramaturgie simple et forte qu'impose le scénario les force à endosser la misère de leurs personnages et, pour le premier d'entre eux, une souffrance qui sourd de l'écran, comme si le sac la mort s'était déchiré. ■

THOMAS SOTINEL

Film français d'Emmanuel Parraud. Avec Patrice Planesse, Charles-Henri Lamonge, Nagibe Chader, Martine Talbot (1 h 18).

L'Humanité

15 FÉVRIER 2017

20 L'Humanité Mercredi 15 février 2017

Culture & Savoirs

CINÉMA

Le malheur est-il un sac en plastique ?

Emmanuel Parraud a tourné à La Réunion, à juste hauteur d'homme, un drame social pétri de vérité sensible, avec des acteurs-personnages criants de vérité.

SAC LA MORT, d'Emmanuel Parraud, fiction créée de La Réunion sous-titrée en français, 1 h 18 minutes.

Un homme sort d'un champ de canne à sucre, une machette ensanglantée à la main. C'est le premier plan du film d'Emmanuel Parraud. Île de La Réunion. Patrice, un cafre (descendant d'esclaves venus d'Afrique), porté sur la bou-teille (de mauvais rhum, dont l'argent de la vente tombe dans l'escarcelle des propriétaires des sucreries), vit dans une case en tôle au bord d'une ravine, sur un terrain inexploitable sans eau. Il y végète avec un pote rasta. Patrice est un homme bon, droit, anxieux, au grand cœur, sur qui ont plu des événements tragiques : perte de sa maison, meurtre de son frère par un voisin armé d'une machette... Doit-il venger le sang versé ? N'aurait-il pas, comme le suggère l'ami rasta, superstitieux, marché sur un « sac la mort » ? D'après la coutume, c'est un sac en plastique déposé à un carrefour. Il ne faut surtout pas marcher dessus ni le ramasser, sous peine de récolter le malheur qu'il renferme (vêtement souillé d'un malade, gouttes de pus, coq égorgé...).

Patrice, entouré de proches, dont Charles-Henri (Charles-Henri Lamonge), ne sait quoi faire. Après avoir jadis tenté sa chance en France métropolitaine, il en est revenu comme tant d'autres, honteux de n'avoir pas réussi, vu par les siens comme un raté tout juste bon à palper le RSA. La tragédie en cascade va-t-elle le faire sombrer définitivement ?

Il y a de cela pas mal de temps, se trompant de chemin, le réalisateur rencontrait par hasard à La Réunion le vrai Patrice (Patrice Planesse), comédien non professionnel. La complicité fut immédiate. *Sac la mort*, fruit de quatre années de repérages scrupuleux, a été entièrement tourné en langue créole, avec des dialogues écrits à la virgule près. Grâce à l'intimité que procure la caméra à l'épaule, le spectateur a la sensation de vivre littéralement face à ces hommes en proie à un destin imposé. Emmanuel Parraud se réclame de la sobriété de Robert Bresson et cite aussi volontiers Jean Rouch. Il a su éviter le

double écueil de la couleur locale et du misérabilisme. C'est qu'il aime par-dessus tout ses personnages, infiniment vivants et authentiques, tout en rendant à la perfection le climat chaotique d'une île en perpétuel déséquilibre, secouée, en pleine campagne électorale, par une crise sociale endémique quand partout, jusqu'au fin fond des terres, résonnent les discours des batteurs d'estrades diffusés par haut-parleur. La bande-son joue d'ailleurs le rôle d'un personnage à part entière, avec le sec crissement des cannes à sucre sur pied, l'incessant bruissement des insectes, le fracas des vagues battant les rochers... Les images de *Sac la mort* ont été prises sur la Côte-sous-le-vent, non loin de la ravine, et sur le front de mer, au bord d'anciennes coulées de lave creusées d'énormes rides. Ainsi, la nature accentue le caractère farouche d'une œuvre qui rend sensible, à juste hauteur d'homme, un mal de vivre d'essence sociale. ●



MURIEL STEINMETZ

Libération

15 FÉVRIER 2017

«Sac la mort»,
la dérouté du rhum

A La Réunion, Emmanuel Parraud explore les particularismes d'un territoire et d'une langue créoles.

Tout commence par un égarement : il y a sept ans, alors qu'il s'était perdu en faisant des repérages à La Réunion, Emmanuel Parraud rencontre Patrice Planesse et Charles-Henri Lamonge. «Ils étaient ivres mais lucides sur ce qui nous sépare», résume-t-il. Ils sont devenus amis, le cinéaste leur a consacré un premier film en 2010 (*Adieu à tout cela*) et aujourd'hui ce *Sac la mort* dont Patrice est le protagoniste principal. Ce dernier est un café, un descendant d'esclaves d'origine africaine, une catégorie sociale encore

souvent marginalisée à La Réunion. Lorsqu'ils étaient esclaves, on les tenait par l'alcool et ils ont gardé le goût excessif du rhum.

Malédiction. Aujourd'hui, précise Parraud, c'est «un rhum industriel qui trouve les cerveaux et donne la gangrène». Alors, comment filmer Patrice et ses amis sans condescendance ou misérabilisme ? *Sac la mort* choisit la plus belle des solutions : il n'en fait pas les sujets d'un documentaire, mais il leur offre une fiction inquiétante et drôle, à la mesure de leur marginalité, de leur dignité, de leur ivresse.

Un «sac la mort» est un sac plastique rempli de maléfices (poule sacrifiée, sang, vêtements souillés) déposé à un croisement de routes afin qu'il porte malheur à celui qui roule ou qui marche des-

sus. Pour se débarrasser de ce mauvais œil, il faut faire confectionner un autre sac et le déposer sur une autre route. C'est donc une malédiction sans fin, qui se transmet dans le terrible besoin de passer sa douleur à un autre. De cette superstition, centrale dans le scénario, la forme du film retient l'idée de carrefour et l'interaction de plusieurs niveaux de réalité.

La séquence d'ouverture est saisissante : à peine a-t-il appris que la tête de son frère a été retrouvée que Patrice reçoit la visite de l'assassin, coupe-coupe à la main, venu lui témoigner sa compassion. Devons-nous en rire ou nous effrayer ? Tout le film joue sur ce type de trouble, qui entremêle documentaire, fantastique, polar et humour absurde. Et s'il nous dérouté, c'est pour mieux être fidèle à la perception et à l'imagi-



Patrice Planesse, entre polar et fantastique. PHOTO LES FILMS DE L'ATALANTE

naire des personnages. Ça passe notamment par un rythme très particulier, une forme de flottement constant, du récit aussi bien que des sens. Une ivresse insoumise à l'urgence, propice aux errances et aux conversations aventureuses.

Réinvention. Mais la parole vaut ici bien plus qu'une discussion d'ivrognes. Le

film est en créole, une langue qui ne cesse de triturer le français. On songe à d'autres cinéastes qui ont su saisir une comparable réinvention de notre langue : Rouch en Afrique de l'Ouest, Perrault au Québec ou, plus récemment, Jean-Charles Hue avec la communauté yéliche. Comme Jean-Charles Hue, Emmanuel Parraud part sur

des terrains cinématographiques repérables (le polar, le fantastique) pour mieux déterritorialiser le cinéma en le frottant à une parole, une temporalité et un imaginaire encore inexplorés.

MARCOS UZAL

SAC LA MORT
d'EMMANUEL PARRAUD
avec Patrice Planesse,
Charles-Henri Lamonge...
1 h 18.

Le Canard Enchaîné

ueu. – S. Ch.

Sac la mort

Le frère de Patrice a eu la tête tranchée par un coupe-coupe. C'est le début du cauchemar.

Attention : Réunion. Pas l'île des plages et des touristes, mais celle du rhum Charrette que l'on boit au goulot. Le royaume des « cases la misère » en tôle ondulée, du chômage et de la sorcellerie. Après la mort du frère, Patrice est chassé de son taudis, recueilli par une bande d'amistraîtres qui vivent de l'air poisseux du temps. Angoissant, servi par une image magnifique, ce film d'Emmanuel Parraud raconte la misère brutale. Ici, on ne parle pas, on n'écoute pas. On menace l'autre en essayant de ne pas devenir fou. A voir en réunion. – **S. Ch.**